Lettres nouv. 7, No.35, pp. 1-14 (1959).

PSI 28

HENRI MICHAUX

LA PSILOCYBINE

(Expériences et autocritique)

La première chose surprenante, après bientôt trois quarts d'heure et quand je me trouvais presque gêné devant des étrangers de me montrer si peu sensible, fut la photographie d'un, puis de deux personnages, qui me parurent singulièrement arrêtés [1].

L'un d'eux était Macmillan. Il n'aurait pas dû me paraître surprenant, le naturel des photographies étant d'imposer un arrêt. Mais cet arrêt était un prodigieux arrêt, un arrêt qui n'en finissait pas, incessamment renouvelé en tant qu'empêchement aux mouvements, signe possible que je commençais, sans encore le savoir, à être envahi de petits mouvements intérieurs, tandis qu'une autre région de moi entrait dans une immobilité proportionnelle. Macmillan, je le savais, était à ce moment à Moscou et bien empêché par une ruse et une insolence extrême de M. K. destinées à lui faire perdre la face. Cet empêchement-là n'est pas tout à fait à exclure. Dans la drogue les affluents viennent de toutes parts, instantanéments grossis, méconnaissables.

Quoi qu'il en fût de lui et de son immobilité, je m'en débarrassai en tournant la page de la revue qui le contenait. Ce ne fut pas sans avoir à produire un certain effort. Et là, premier ou second d'un rang défilant

1. Récit d'une expérience faite à l'hôpital Sainte-Anne. Grâce à l'obligeance du Pr Roger Heim, directeur du Museum, et du Pr Jean Delay, je pus essayer sur moi la psilocybine, tirée d'un champignon mexicain, *Psilocybe mexicana Heim*, identifié, rapporté, essayé et cultivé au Museum par le Pr Heim.

La deuxième expérience je l'ai faite, seul, chez moi, avec une dose moindre : 4 mg au lieu de la normale qui est de 10 mg, et le matin au lieu de l'après-midi.

Les champignons sacrés du Mexique (il en existe plusieurs variétés) y sont l'objet d'un culte. A consulter : *les Champignons hallucinogènes du Mexique*, par Roger Heim et R. Gordon Wasson (Ed. du Museum, Paris, 1959), ouvrage réunissant de nombreux collaborateurs.

en l'honneur de ce même Macmillan, était un soldat soviétique, dans une attitude de raideur comme il est d'usage en pareil cas, la bouche volontaire et qui avec l'âge deviendrait méprisante, formant presque un dais, une bouche très au garde à vous.

Chaque fois que je tournais mes yeux vers cette bouche, elle opérait comme une répétition d'immobilisation qui, même pour l'armée, présentait quelque chose d'anormal dans la contrainte. Ainsi le Soviétique et l'Anglais se trouvaient extraordinairement unis, quoique sans le savoir et sans aucune utilité pour quelque cause que ce fût, sociale, nationale ou même supranationale.

Semblablement, mais à un bien moindre degré, je commençais à trouver bien immobiles et empruntés les quatre docteurs qui m'observaient. Tout à l'heure ils seraient tout à fait en bois. Le moment n'était pas encore venu. Je fermai les yeux. Alors nagea devant moi un poisson à la dent unique du dessus, à la dent unique du dessous qui est, je crois bien ne pas me tromper, une Baliste (Balista vetula). J'en avais vu une quelques trois jours plus tôt dans un film où, étouffant hors de son élément, dans le fond d'une pirogue, et presque mourante, elle broya néanmoins sans difficulté et sans avoir à s'y reprendre, une solide boîte de conserve qu'on lui avait glissée entre les dents. Ce spectacle pouvait à juste titre avoir frappé n'importe qui dans la salle et le souvenir que j'en ressuscitai en revoyant sa grande gueule pâle et blafarde ne devait pas, me semblait-il, suffire à me faire juger obsédé par l'image mythique du « vagin denté » décrit par les spécialistes. Je le dis aux psychiatres présents, sachant combien, depuis cinquante ans, les experts sont devenus rhéteurs à propos de certains organes. Mais derrière un léger sourire ambigu, ils retinrent par devers eux leurs réflexions.

A nouveau je fermai les yeux.

Se liant alors tant bien que mal à cette vision, je vis des murs cyclopéens. Il s'en trouvait dans la revue du Pérou que j'avais apportée et feuilletée rapidement. Je voyais à présent des murs du même type, mais aux blocs de pierre autrement dissymétriques, d'une dissymétrie invraisemblable, qui grâce à cette intrication merveilleuse se soutenaient parfaitement, et ces murs étaient cartilagineux !

Je sentis ensuite confusément puis plus fortement, de plus en plus fortement, quelque chose qui voulait me diriger, voulait me soumettre, voulait ma docilité. Impérativement, inexplicablement, j'étais poussé vers une sorte de morale conventionnelle et de religion de bien-pensant.

Fermant les yeux, je vis un extrêmement haut prie-dieu qui n'eût pu convenir à homme au monde, à moins d'imaginer un chanoine maigre de la taille d'une girafe adulte, ce qui ne me vint pas à l'esprit, et le prie-dieu resta inoccupé et seul dans l'espace, faisant peut-être allusion à moi qui n'acceptais pas cette invitation religieuse (particulièrement occidentale et conformiste).

Vraisemblablement dans le même esprit, j'écrivis sans raison apparente sur le moment : « les visages des augustes orants », membre d'une phrase qui n'est peut-être pas de moi et qu'il me parut recevoir sous dictée. Sur

ma droite apparurent des êtres pacifiés, couleur de pierre, presque des statues, mais respirant encore quoique faiblement et lentement, étendus tout à fait à l'horizontale sur des dalles nues. Quelques têtes, à part, montraient également des visages calmes et posés, dans la pénombre et le silence.

De petites étendues d'eau (ou de sable blanc ?) se mirent à luire dans des encadrements de pierre considérables, tels qu'en plus petit et en métal on en voit autour de certaines photographies de famille. Très ornés et plaisants, je me demandais comment il se faisait que des cadres pareils je n'en eusse jamais rencontrés dans aucun jardin, autour des gazons ou des fleurs. Enfin, je vis d'immenses coulmas. J'écrivis le mot aussitôt, mais je ne sais plus ce que sont les coulmas. En notant le vocable, je me décapitai de la vision et de son sens, le mot seul resta, témoin inutilisable.

Sur tout cela, disparaissait et réapparaissait, en des endroits nouveaux imprévisibles, un mouvant sourire de pierre que les surfaces les plus diverses par leur ensemble ou leurs ensembles partiels composaient et recomposaient différemment au rythme d'une lente opération que je ne saisissais que là.

L'atmosphère était à l'amortissement. Comme si quelque présence faisait faire silence, malgré le bruit non négligeable d'une horloge de table qui, tout bruit qu'il était, ne pouvait réduire ni tout à fait étouffer un « chut » imprononcé mais là, doucement impératif et rayonnant.

Une des dernières choses que je vis avant de « plonger », furent quantité de bouches, de pittoresques bouches à cinq suçoirs au lieu de langues. Il n'est pas impossible que ce spectacle rendît l'impression que l'on voulait me faire parler. Les bouches des médecins témoins posaient peu de questions mais étaient avides d'en poser. Je les avais devant moi. Suceuses de paroles.

Je n'étais pas, on le voit, très alerte, nullement vigilant comme dans l'ivresse de la mescaline.

De visions, peu, parfois incongrues, en rapport plutôt avec des pensées critiques qu'avec l'impression générale que j'avais, que j'avais de plus en plus, de sentir des appels à une sorte de conformisme religieux.

J'entrais, c'était sûr, dans un courant que d'autres eussent appelé bénéfique. Je ne voyais pas encore nettement que cela me brassait, mais cela sûrement commençait. Brassages, appels persuasifs, poussées de conformisme, appels à « sauvegarder l'idéal » (mais muets, sans mots), invitations à me déraidir étaient les aspects d'un même phénomène, d'une même tendance. Je disais à voix haute : « Je ne veux pas avaler ce gros caramel », « Je ne veux pas de ce qui vient à moi avec prédication », « Je ne veux pas de ce qui vient presque gentiment, mais puissamment me tourner et me retourner ». Car je n'oubliais pas de ne vouloir pas.

Sous une toute autre forme que celle que je connaissais, c'était toujours de la drogue, c'est-à-dire un poison offrant qui propose : « Paradis. Paradis pour toi si tu acceptes. » Ce paradis, car chaque drogue a le sien, était paradis d'obéissance pour devenir idéalement normal, soumis à l'esprit de groupe (ou obéissant à l'éducation reçue ?)

Est-ce ainsi que la psilocybine guérit, en désingularisant ?

Je ne disais pas encore cela.

J'avais à faire. J'étais occupé à observer, possiblement me dupant, un phénomène qui n'était peut-être qu'une représentation motrice de mon état de difficulté. Car j'étais de plus en plus en difficulté sans pour autant prendre peur [2].

Donc, j'étais assailli par des ondulations. De considérables. De larges, de fortes, aptes à me déformer. J'avais à y faire face.

Mon corps autour de moi avait fondu. Mon être m'apparaissait (si je gardais les paupières baissées et sans repères visuels) une substance informe, homogène, comme est une amibe. Plus homogène encore. Je ne me sentais pas rapetissé mais seulement indifférencié. Sur moi, sur mes frontières, avec une grande amplitude, des ondes, ou des lignes ondulantes, résistantes, d'énergie pleines. Des serpents de force. Ils commençaient (il fallut longtemps avant que je m'en émeuve) à m'enrober, à me traverser, à me former et déformer rythmiquement, à me traverser beaucoup, à me travailler beaucoup, à de tout me distraire beaucoup, à m'arracher beaucoup, à m'exhorter beaucoup, à me tordre beaucoup, à me plier beaucoup, à vouloir me faire souple, à vouloir me faire fluide, à vouloir me rendre sans résistance. Mais toujours sans impétuosité, sans méchanceté, sans brutalité, sans violence, sans bruquerie, très patiemment, très flexueusement, très *Yin* et pas du tout *Yan*. Et recommençaient, et recommençaient sans répit les irrésistibles tentatives acharnées, comme bras artificiels pétrissant une pâte préparée. Moi, j'étais cette pâte.

Bras sans substance, très efficaces et nombreusement constitués, comme cheveux de femme dans une tresse épaisse.

Tantôt je sentais plus le brassage, tantôt plus la prédication (prédication biologique tendant à me remodeler). Massage fluidique ou discours, ce rabâchage n'en finissait plus. Il fallait indéfiniment reprendre la gymnastique cellulaire, répondre à l'appel organique, répondre oui, cesser de faire le résistant, le cabochard, et me laisser faire comme tout le monde, me laisser diriger pour de bon, et venir au modèle honnête homme, très honnête homme, homme selon l'idéal de la société.

Et toujours ces lanières ondulantes [3] et sans corps venaient et revenaient me travailler avec plus d'amplitude, en un malaxage et remassage, hamman psychique qui eût dû desserrer, décontracter, le plus décidé, le plus ferme des hommes. Moi, pas inquiet, je continuais à « être ». Sans plus. C'était beaucoup. On s'étonnait autour de moi de me voir si peu

2. La psilocybine ne donne en général et ne me donnait à moi en particulier, ni nausées, ni angoisse dans la région du cœur, ni mal de tête, ni mal au foie, ni vrai vertige. Elle enlevait de la force musculaire, de l'attention au musculaire. Tenir un crayon était un effort extrême, d'ailleurs impossible à presque tous les sujets. Elle détend, enlève de l'impressionnabilité, c'est-à-dire à moi m'enlevait presque entier.

3. Un rapport, au moins indirect, existe sûrement avec l'écriture ravagée par des rythmes que l'on a dans ces moments. Le Pr Heim, expérimentant avec le *Psilocybe Aztecorum*, la décrit en ces termes, si justes : « Mon écriture, profondément modifiée, était comme mue par une mécanique accélérée. Les jambages rappelaient les lignes d'un diagramme aux oscillations serrées » et, sous l'effet du *Stropharia Cubensis*, il note l'apparition d'une écriture « en dents de scie » (pp. 29 et 31 de la *Revue de Mycologie*, septembre 1957, Paris).

ému. Dans une sorte d'indifférence j'attendais que ce fleuve à vagues ecclésiastiques et moralisatrices voulût bien passer.

De visions, plus question, ou à peine, entre deux rapides brassages. Je voyais souvent des grimaces. Peut-être venaient-elles de mon être dédoublé et témoin, qui m'entendant parler sérieusement (trop) et avec trop de complaisance aussi et de docilité et de zèle à ces docteurs curieux qui voulaient que je « communique », se moquait en douce de mes explications empressées ? Ces grimaces rendaient manifestes des torsions formidables comme la tératologie et les « gueules cassées » n'en présentent pas, sans pour cela rendre repoussants les visages qu'elles marquaient, laids seulement d'une laideur sans conséquence, non sentie comme laideur.

J'étais, comme écrivent les médecins, dans une neutralité affective parfaite. Ces grimaces m'intéressaient — si ceci n'est pas une contradiction. Extrêmement compliquées, avec des relais faciaux (si je puis dire) tant la surface que couvraient ces grimaces était immense. Là, j'aurais dû me méfier, au vu de cette grandeur qui traduisait l'envahissement énorme que je subissais, mais cette drogue s'y était prise de façon si ménagée, par gradations si douces que je ne m'aperçus du danger qu'en plein dedans. Même alors, je ne fus pas affecté (elle m'avait décidément enlevé mon impressionnabilité). J'étais venu pour ce travail. C'était mon travail que d'y être et tout ce que j'avais à faire était de renseigner tant que je pouvais les témoins que, dès que je rouvrais les yeux, je retrouvais assis, inchangés, immobiles, comme à la terrasse d'un autre univers, tandis que le mien était en pleine désagrégation.

Toujours flegmatiques, silencieux, quêteurs, ils interrogeaient du regard le plongeur que j'étais dès que je faisais surface. Leur visage qui se voulait naturel était embarrassé.

J'essayais laborieusement de leur montrer (je n'avais pas tous mes moyens), que les grimaces en somme s'expliquaient par la combinaison de lignes tordues, lesquelles donnent fatalement des grimaces dès que l'on imagine dedans un œil, une bouche, un visage. Les lignes ondulantes, jusque là neutres affectivement, aussitôt paraissent grimaçantes. C'est qu'étant senties comme figures, on les éprouve comme monstrueuses, effarantes, souffrantes ou mauvaises ou ridicules au lieu d'être, comme elles étaient avant, de simples lignes qui se tordent, se distendent, s'entrelacent. Mais eux, muets, sans doute mal convaincus, attendaient que je passe à un autre sujet, à une idée moins « folle » (!) ou — qui sait ? — à une idée carrément folle, plus nettement délirante, qu'ils eussent pu identifier à coup sûr comme telle, au lieu de rester dans le doute.

Pour moi, l'aspect insolite de ma situation devenait plus patent, plus absorbant. Les yeux fermés, j'étais dans le grand monde des fluides, plus forts que tout, fluide moi-même, plus compact seulement, plus consistant. Les yeux ouverts, j'étais devant quatre étrangers, assis, sans rien faire. Quoique accablé, je répondais à la demande tacite, je parlais, je me dévoyais dans des paroles explicatives, puis fermant à nouveau les yeux, je me replongeais dans le fleuve aux flots innombrables où il n'y avait ni examinateurs, ni professeurs, mais seulement des ondulations, des ondulations sans rien d'autre, des ondulations incessantes, brassant tout dans

une parfaite et presque cosmique monotonie, dans une inlassable houle, loin des demeures des hommes et des raisonnements et des catégories des hommes et des divisions et des cloisonnements. Chaque vingtième de minute, ou chaque centième ou deux centième de minute (?), j'y retombais, j'y refaisais naufrage. J'y oubliais tout en y faisant naufrage, j'y naufrageais aussitôt le souvenir de leur présence et de toute autre réalité. Et naturellement, mon corps. Sans repères visuels, plus de corps. Plus que des ondulations. De plus en plus rares et légères étaient les visions, de plus en plus pénible et infructueux l'effort pour aller vers elles. Un temps extrêmement court un visage m'apparut aux dizaines d'yeux plantés dans une carrière ouverte en une des joues, et qui regardaient de tous côtés. Mais vraiment j'étais trop chiffonné pour m'attarder. Le brassage intérieur que j'avais repéré n'était pas pour autant arrêté, ni même diminué. C'était indéfiniment à recommencer. Lutte maudite à reprendre au même moment, à la même prise, sans progrès. Pour la cinq centième fois peut-être, il fallait tenir bon contre le dérangement, ou plutôt l'arrangement imposé, contre l'assaut sans variété mais indéfiniment repris de cet insupportable harmoniseur entêté, anonyme, qui rejeté régulièrement se remettait sans se lasser à vouloir réveiller en moi je ne sais quelles bonnes dispositions, quelle bonne conduite, quelles bonnes résolutions.

Si je ne suis pas rentré dans le rang cette fois, ce ne sera jamais fait.

Cet appel organique, non parlé, qui voulait diligemment avec une patience de femmes (quand elles en ont) me remodeler, me débarrasser de mes pointes, de mes singularités, et que je fasse ma soumission était impayable. Cet enlève-insubordination aurait dû mieux agir. Peut-être mon insubordination, je la cachais (même à moi) pour mieux la préserver, peut-être était-elle cachée trop loin, même pour un champignon sacré. En tous cas, il m'enlevait bien mes pointes, mon impressionnabilité, mes différences soudaines de tonus. Il m'enlevait mon originalité. (Un des docteurs visiblement déçu en fit plus tard la remarque.)

Ce maniement psychique, ne me permettant plus mon style, mais ne m'emportant pas non plus malgré ses draguages et ses appels engageants [4], l'impression me vint à je ne sais plus quel moment qu'il n'y aurait ni vainqueur ni vaincu.

Tantôt dans le fleuve tourmenteur, tantôt dans un bureau en face de plusieurs témoins, qui m'attendaient à mes retours, mes cinq cents retours avec paroles, puis de nouveau dans le « phénomène » qui me reprenait et les annulait, puis de nouveau devant mon tribunal des quatre. Ainsi, entre ces deux univers, alternant sans fin, également étrangers, passant sans cesse de l'un à l'autre, j'étais également dehors et sans place.

D'un côté enfoncé, de l'autre parlant trop, me vidant en paroles (banales, ressassées d'ailleurs) toutefois pas continues.

4. *Maintien, attitude,* envers des idées. Un état d'âme est lié à *toute pensée.* L'originalité est une indiscipline, l'idée est un *penchant,* une cénesthésique complaisance. (D'où la différence des idées entre les uns et les autres. D'où les batailles pour ce que l'on appelle les idées, mais qui appartiennent à des ensembles « sentis ».)

Pendant un silence j'entendis un docteur prononcer à l'oreille d'un autre : « Cas typique de dépersonnalisation » [5].

A ces mots, reconnaissant les impropriétés du langage, je sus que le monde n'avait guère changé durant ma noyade. Sans doute, je me sentais une masse amorphe entre des lignes de force. Perte d'impression du corps, mais nullement de ma personne aussi complexe et « située » qu'avant, simplement fort occupée par moment comme le serait un malade luttant contre une douleur très forte, qui fait qu'il y « revient » sans cesse. Je ne commettais aucune erreur directe non plus sur la leur. La mienne n'étant pas affectée, je ne changeais pas la leur.

Toute autre, celle-là profondément changée, la conscience de mon corps que je ne me sentais plus occuper convenablement, continûment. Ne sentant pas mon corps en son entier, en son détail mais mal, à peine et sporadiquement, ne sentant pas mon visage, ne pouvant le sentir en imagination, je n'arrivais pas à sentir la vie de *leur* visage à eux. Je les recomposais mal, proportionnellement à la façon dont mal j'occupais le mien. Mais le mien, je ne l'ai pas en face de moi pour l'observer. Il ne m'était pas un spectacle, tandis qu'eux... Mon attention, dès que je rouvrais les yeux, surtout dans la deuxième moitié de l'expérience, allait donc à leur figure sans naturel. Visiblement, ils se fatiguaient de plus en plus. J'étais gêné pour eux. Je parlais dans l'espoir de les voir se ranimer un peu. Leur air compassé me restera longtemps dans la mémoire.

Quitter la folie de mon monde pour les retrouver en cet état était une sorte de nouvelle folie particulièrement absurde, car enfin il fallait bien reconnaître que c'était moi qui subissais le cataclysme psilocybique, non eux, et c'étaient eux qui prenaient l'air déshabité de zombies et tel que, s'il n'y avait pas tant de choses étranges à Sainte-Anne, le portier eût dû hésiter tout à l'heure à les laisser sortir dans l'état où ils étaient. Rigides, en bois, mal agencés, mal conçus, essais lamentables d'imitation de têtes d'hommes faits par un paysan sculpteur du dimanche dans un canton suisse, leur groupe était ahurissant.

Non, vraiment, ce n'était pas agréable pour moi de les retrouver dans cette agonie assise parente de la mienne (plus près en effet d'une agonie que d'une ivresse était mon intoxication). J'avais peine à me retenir de leur en parler. Ils ne l'eussent pas bien pris sans doute.

M'étant levé — à ce propos ou à quelque autre — pour m'observer dans la glace, je compris aussitôt que j'avais le même type de visage qu'eux, toutefois plus extériorisé. En fait, il avait un peu rosi aux pommettes et quelque animation lui venait de la parole mais lui aussi, en partie déshabité, participait de la même étrangeté, visage que les impressions de l'intérieur ne vitalisaient plus, que je ne ressentais plus.

Je n'arrivais pas à le recomposer — ni le mien, ni le leur — à les remplir (mentalement) des sensations qui leur correspondent normalement.

Les femmes docteurs étaient moins modifiées, peut-être parce que plus jeunes, moins anguleuses, plus agréables, harmonieuses. Quant aux

5. Expression classique en psychiatrie, mais qui dit souvent plus qu'elle ne doit dire.

témoins hommes, malgré l'explication qu'en gros je venais de me donner, ils ne cessèrent jusqu'à la fin de me préoccuper.

A des moments de plus grand abandon (sans doute) de mon propre corps, je les voyais plus mal en point. Leurs faces altérées m'accablaient alors : cinquante fois, j'ai failli leur dire : « Docteur, je vous en prie, A quoi bon cette identification ? Remettez-vous, çà n'arrange rien que vous preniez ces mines. » Mais je retenais ma langue au dernier moment. Il faut être prudent en ces lieux.

Enfin, quand je ne m'y attendais plus, le teint de l'un d'eux s'éclaira. Encore quelques minutes, sa mâchoire inférieure au reste de sa figure s'ajusta de façon satisfaisante, encore quelques minutes et sa voix qui jusque là me semblait également mal placée, pas fausse mais n'allant pas avec le reste et comme sortie d'une autre tête, se remit en place. Ouf ! Le teint surtout faisait plaisir à revoir, vraiment excellent. Je ne l'aurais pas cru capable de se remettre si vite. Mais du docteur, parti plus tôt et que je n'ai pas revu, je garde l'impression reçue, que je ne peux redresser, d'une santé profondément atteinte. Une heure plus tard je lui eusse rendu la santé, qu'il n'a, probablement, cessé d'avoir.

L'après-midi était avancée. Nous sortîmes, deux des docteurs et moi, tous trois à peu près remis. Mes yeux étaient battus, mais une heure après il n'y paraissait plus.

Dans la voiture de Mlle L..., et tout en lui parlant, je ressassais à part moi l'extrême indécence qu'il y a d'être sous l'effet d'une drogue devant des étrangers qui n'en ont pas pris. Je sentais aussi comme jamais le scandale de la drogue : vous êtes emporté. Vous êtes dans un autre monde et quatre heures après vous êtes dans la rue, vous êtes pareil aux autres. Vous rentrez tranquillement chez vous. Vous allez manger !

J'étais peu satisfait. J'étais tombé dans le piège des paroles dont j'ignorais l'existence, m'étant, avant de l'essayer, abstenu exprès d'enquêter sur cette drogue où ce phénomène est connu et commun. J'avais subi une folie (?) qui n'affole pas, m'avait montré peu de choses, m'avait rendu placide.

J'ignorais encore le nom mazatèque du champignon, nom prodigieusement bien trouvé qui signifie *éboulement*. Dans cet éboulement j'avais perdu mon style.

Non pas deux fois, non pas trois, mais huit, neuf fois, j'ai dû reprendre le présent écrit, tant il était, tant il restait inexplicablement informe, relâché, détendu, « défait », privé de ce que je peux avoir de spontané, de réagissant, d' « à moi ». Vraisemblablement il garde encore quelques marques de soumission que je n'ai pu lui retirer, soumis à l'histoire, devenu chroniqueur par manque d'indépendance et de combativité.

Dans l'épreuve psilocybienne qui m'amoindrissait, je prenais du recul, je me mettais en état de défense, je reportais vers l'arrière mes défenses. D'une façon parfaitement inconsciente. Ce fut une surprise pour moi, à relire mon texte, d'y trouver tout au long de l'ironie, signe d'une vigilance d'infirme prêt à un combat d'arrière-garde. Ce serait pourtant se méprendre que de voir une charge dans ma description des visages qui m'entouraient. A beaucoup de ceux qui ont pris de la psilocybine, de

l'acide lysergique, ou de la mescaline, comme à beaucoup d'aliénés, les « autres », famille, médecins, gardes et visiteurs apparaissent étrangement anormaux, mal faits, factices. Pour moi ce fut une découverte, ayant pris en général ces produits seul, ou dans une demi-obscurité. J'ai cru bon de dire ce que les assistants en général oublient, veulent oublier ou ignorer, ne pouvant trouver une attitude convenable à la situation « renversée ».

DEUXIEME EXPERIENCE

Cette fois, je ne parlai pas. M'en gardant bien. M'y refusant de toutes mes dernières forces. Et j'arrivai à écrire. M'y forçant. Forçant ma main. Tout un temps, une comparaison m'étant venue à l'esprit, celle d'un remorqueur quittant le port et pénétrant dans une mer tempétueuse, où il trace son chemin malaisément, tout un temps ma main, pourtant pas à plus de vingt centimètres de mes yeux, m'apparut plus comme un remorqueur, entouré d'eau agitée, que comme une main. Comme main, elle était toute brouillée. Mais enfin elle allait de l'avant, moi décidé, ne lui permettant pas le repos. Je ne pus toutefois forcer mon attention à découvrir le détail du phénomène qui me délabrait. Si j'avais vu clair dans la transe mescalinienne, c'était à cause d'une stimulation mentale générale. Ici elle me manquait totalement [6]. J'étais dans le fond d'une tranchée. Eh bien alors, il aurait fallu m'en accommoder, chercher à m'y plaire. L'idée ne m'en vint pas. (Cela semble extraordinaire, mais dans la drogue on reste sans le savoir fasciné, sans songer à changer d'orientation.) Je demeurais à attendre que ma vigilance revienne, sans profiter de l'état d'apaisement que je trouvais contrariant !

Les visions lentes, collantes, pas proprement visionnaires, étaient d'hommes, presque géants, aux poses gênantes tant elles étaient abandonnées et comme on n'en rencontre qu'en temps de guerre, sur les terrains où une unité a été surprise et décimée. Invraisemblablement inertes, je ne les observais que de loin en loin, ne tenant pas à les regarder. Toutefois, je ne les voyais pas morts. Non, rien de funèbre en eux. Seulement des êtres lassés comme on ne saurait dire, bras et jambes et la taille aussi dans un repos de plomb, dans un repos d'un autre monde. Faits d'étoffes précieuses, leurs vêtements étaient lourds, chargés, presque d'apparat... et d'autrefois. Somptueux surtout. Pourquoi si somptueux ? Je ne comprenais toujours pas ma propre comparaison, celle que je faisais si théâtralement, si cinématographiquement et dont j'observais, stupide, la réalisation visionnaire. Je ne comprenais pas que le repos, le sur-repos, la paix, forcée sans

6. D'autres ont connu, au moins au début, une agitation et des visions colorées, mais « le plus souvent le sujet accuse un vide idéique plus ou moins complet ». « La Psilocybine », par J. Delay, P. Tichot et T. Lampèrière, *Presse médicale*, n° 49, du 24 octobre 1959.

doute, paix quand même, paix sur moi, contre moi il est vrai plutôt qu'en moi, que cette paix prodigieuse loin de l'agitation de la foule, loin des occupations et des travaux et des nécessités interventionnaires de la vie, c'était du luxe, un luxe dont en effet j'étais plus revêtu que pénétré et jouisseur. J'étais dans le luxe de ne rien faire, de n'envisager de rien faire dans quelque avenir que ce fût, j'étais plus à l'abri d'avoir rien à faire et des pensées du « faire » que ne fut jamais un indolent potentat oriental. Et tout de même, sur le moment je ne comprenais pas ! Seulement gêné je me détournais tant que je pouvais d'observer ces grands riches immobiles, étendus, en qui seulement confusément je sentais la gravité d'un dangereux retrait de vie quelque part. Où ? Je n'aurais su le dire.

Combien de temps durèrent et s'enlisèrent les visions, l'expérience et moi, je ne sais. Du vague. Des vagues. De l'étrange mais qui ne frappait pas assez fort, des nappes souterraines d'étrange...

. . . . . .

L'expérience étant presque terminée, j'appelai une amie médecin, qui avait bien voulu se tenir dans la pièce voisine pour répondre éventuellement à un accident s'il en était arrivé un, et me mis à parler avec elle pour essayer de débrouiller ce mystérieux retour à l'enfance, que l'on m'avait dit très commun et dont pour ma part je ne voyais pas trace, ni quel en pouvait être le chemin. Elle se mit avec moi à chercher les causes possibles. Le temps passait. On ne savait plus qu'il passait. Elle se mit à raconter son passé, son enfance. C'était extraordinaire. Nous ne voyions pas que c'était extraordinaire. Quand elle se leva, quatre heures avaient passé en confidences. Moi j'avais pris la psilocybine. Elle me livrait son enfance !

C'était merveilleux, mais non pas absurde. Ma propre désinhibition, ma presque parfaite égalité d'âme, perceptible, évidemment, lui ayant fait tomber sa garde, avait fait le miracle et accompli un retour à l'enfance inattendu.

Sans doute c'est d'abord pour m'aider que le témoin avait examiné et découvert des épisodes de son enfance. Ensuite moi j'en avais découvert un peu de la mienne. Dans une mutuelle confiance, nous « les » comparions. Tout de même, cet inhabituel apaisement était particulier, en tout cas me conduisait à comprendre enfin la conclusion du Pr Delay « *que le principal intérêt de la psilocybine réside dans la possibilité de provoquer des réminiscences* (*d'événements traumatisants*) *et la levée de réticences* ».

L'adulte tient secrète son enfance, comme une affaire personnelle, comme une époque passée, dépassée, à ne pas trahir, faite souvent de beaucoup de hontes. Grande preuve de confiance et d'abandon que de revenir à son enfance en présence de quelqu'un qui vous a connu plus tard. Car on est naturellement renégat des trop humbles conditions du jeune âge, désireux de montrer surtout le surhomme, et l'homme est le surhomme de l'enfant.

Revivre un épisode de sa vie enfantine devant autrui n'est pas naturel.

Il faut être naïf pour croire qu'on peut se confier à quelqu'un impunément et lui donner des armes. Les gens qui ont vécu ensemble longtemps en savent quelque chose.

Les effets de la psilocybine sont multiples. Elle peut donner une sorte d'extase tranquille, guérir certains malades mentaux très « fermés », très « autistes » qu'elle amène assez vite, parfois en une séance, à s'ouvrir, se découvrir, à reprendre le contact avec les autres. Elle peut à certains donner des visions et un état d'étrangeté, et surtout l'impression d'être dans un fond, dans l'essentiel, loin des hommes et de l'activité humaine, enfin augmenter dans qui les possède déjà les facultés de divination. Elle donne parfois une déréalisation presque pure, sans distraction ou épiphénomène.

Mais *comment agit-elle ?* Si je réfléchis à ce que j'ai ressenti, elle supprime, me semble-t-il, d'une façon surprenante et pratiquement totale la préparation à l'acte prochain, l'état de mobilisation où se trouve, où se met l'adulte en vue de la journée à remplir, des actes à accomplir, des choses à faire, des choses à éviter. Toute minute est grosse d'un programme du futur. Etre vivant, c'est être *prêt*. Prêt à ce qui peut arriver, dans la jungle de la ville et de la journée. D'une prévoyance incessamment et subconsciemment ajustée. L'état normal, bien loin d'être un repos, est une *mise sous tension* en vue d'efforts à fournir (éventuellement ou prochainement). Mise sous tension si habituelle et inaperçue qu'on ne sait comment la faire baisser. L'état normal est un état de préparation, de disposition vers. De préorganisation.

Rares, très rares (si même ils existent) ceux qui en sont innocents. La psilocybine n'agirait pas sur eux, comme elle est sans action sur ceux qui prennent des tranquillisants et des neuroleptiques [7]. Elle agit aussi très sensiblement moins le matin que l'après-midi, moment où on conseille justement de la prendre. Le matin la mise sous tension étant moindre, à peine recommencée, sa cessation est moins sensationnelle.

On est mis au calme, à l'arrêt. Dévitalisation. J'avais devant moi (en visions) des hommes étendus, des êtres dignes, importants, d'une certaine prestance, des êtres arrivés, achevés, plutôt qu'âgés, qui n'étaient plus dans l'avenir.

On se sent d'autre part dans une sorte d'état zéro, d'état où tout ce qu'on a fait, déjà, ou tenu à faire (dont sans doute on est fier et encore mentalement occupé), tout ce qu'on a ajouté au jeune homme incertain qu'on fut, est tenu pour non avenu, ne comptant pas, n'ayant plus de sens. Un simple mouvement interne l'a rendu nul, inapte. Toute la superstructure d'un homme qui croit et dont on croit qu'il a fait quelque chose dans sa vie est aussitôt réduit à zéro. Zéro par voie affective [8]. Elle

7. Pr Lelay, p. 300, *les Champignons hallucinogènes*, R. Heim.

8. Un ami m'ayant téléphoné pour des renseignements sur mon œuvre (!) écrite, j'y répondis sans grande difficulté, mais raccroché l'appareil, la parenthèse disparut dans un non-sens, un non-goûté absolu.

n'existe que dans une perspective d'action, d'excitation, peut-être de continuation, de contention. Les rêveries disparaissent : trop d'espoirs en elles, trop de divertissements.

La psilocybine supprime le sentiment aventureux, elle coupe de l'avenir, elle supprime la disposition féline à faire face aussitôt à tout ce qui peut venir à l'improviste. Elle élimine le chasseur en l'homme, l'ambitieux en l'homme, le chat en l'homme. Elle démobilise. Voilà encore comment, faute d'avenir, et d'avoir à faire au proche avenir (qui a ses relations avec le lointain avenir aussi), coupant la relation avec l'ambition, la relation qui consiste à être « tendu vers », on se trouverait revenir au passé. En plus, l'enfance n'a pas cette tendance à l'effort continu, à la vigilance en vue de buts invariables. On l'apprend. Petit à petit, on y est formé. Cela tombant d'un coup, on se retrouve au niveau de son enfance. La plupart, en effet, leur ambition et l'appel à compétition disparus, reviennent aussitôt à l'enfance à laquelle ils n'ont cessé de rêver, habitat, le seul état où ils furent vivants et qu'ils ont quitté malgré eux. Pour moi, pas de paradis en arrière, je n'aime pas revenir en arrière. Donc frustré d'avenir, et ne me dirigeant pas vers le passé, j'attendais, mais d'une attente placide, régulière, et qui n'apportait rien. Il aurait fallu me plaire à revenir en arrière.

Sous la psilocybine, on perd de la force musculaire [9] et surtout la conscience musculaire. Or le muscle est lié à « bientôt », à conquête, à compétition, à vitalité, record, agressivité.

Même les petites variations (qui font l'impressionnabilité) [10], les petits changements de sensations, de communications avec notre propre corps, et avec les muscles dont nous sommes le tendeur ardent, ou simplement éveillé, disparaissent de façon spectaculaire, ne laissant qu'une impression d'existence, de souveraine, unique, immodifiée existence, d'existence dans un fond, un fond intouchable, invulnérable, échappant à tous et à tout, impression enfin d'*essence*, sans variété, sans attributs.

9. Le muscle est un des ponts du présent à l'avenir. En cela la psilocybine est l'inverse de la cocaïne, stimulante des muscles, drogue qui donne une impulsion, un départ, tendue vers l'avenir (au début de l'intoxication, je ne connais que ce début) et des amphétamines, ouvrant aussi sur l'avenir, poussant à cette autre ouverture qu'est l'étude. Il faudrait les essayer conjointement pour savoir si ces drogues annulent, dévient (et pour conduire où ?) l'action des champignons.

10. Dans la psilocybine « l'anesthésie est fréquente à type de passivité ou d'amollissement. Elle oblige le sujet à s'allonger. Elle s'accompagne souvent de bâillements ou de somnolence. Lorsqu'elle est très accentuée le moindre effort physique devient très pénible. Le sujet refuse de se lever, d'écrire, de marcher. Cette asthénie persiste parfois le lendemain » (J. Delay, *Presse médicale*, p. 1732, octobre 1959).

Allers et Scheminski (*Pflugers Arch.*, 212, 1926, cité par J. H. Schultz) ont démontré à l'aide de technique électro-myographique que toute idée d'un mouvement était accompagnée de potentiels d'action dans les groupements musculaires correspondants.

Je suppose que dans la cénesthésie psilocybienne la suppression quasi totale de potentiels d'action dans les muscles supprime par voie de conséquence toute idée de mouvement et d'intervention, et bientôt toute idée d'ambition, d'efforts, de réussite, de zèle, d'avenir.

Beaucoup de ceux qui ont essayé le champignon « sacré » notent l'impression de l'inanité de tout le reste, et spécialement de toutes les variations devenues méprisables. L'état de fond repousse la variation, et la repousse souvent comme en quelque sorte *sacrilège*. On devient très vite (sinon instantanément), orgueilleux de ce fond essentiel.

Un docteur, jusque là modeste et coopératif comme on dit maintenant, et travaillant pour la science, se désintéresse en quelques minutes complètement de toutes ses recherches, qui lui paraissent ineptes... comme elles le sont, hors d'une perspective de recherche de progrès, d'interventions, d'action. « Je me sens, dit un autre, complètement détaché du jugement d'autrui. Il m'importe peu de plaire à qui que ce soit. J'ai envie d'être seul. Les autres me sont devenus étrangers. Je ne suis plus de leur bord. »

Nombreux sont ceux qui ont parlé à peu près pareillement.

Le monde peut-être ne se présente varié, n'est senti comme varié, que si notre influx nerveux est incessamment varié, inégal, modulé. Les électrogrammes de l'avenir, moins imparfaits, éclaireront sans doute cette relation.

D'autres, au Mexique, allant jusqu'au bout du détachement trouvent l'extase. L'ont trouvée depuis longtemps. « Ils appelaient ces champignons teonanacatl, ce qui signifie « chair de Dieu » ou du diable qu'ils adoraient, et de cette façon, avec cette amère nourriture, ils recevaient leur Dieu cruel en communion » [11].

Moins forte en spectacles que la mescaline ou que l'acide lysergique, la psilocybine est étonnante par les transformations intérieures. On peut voir ici au travail un comprimé à exhorter. On assiste à cette curiosité d'un comprimé qui se change en exhortation [12]. On peut après cela songer sans divagation aux pilules à moraliser, peut-être aux pilules à mathématiques. Non certes par stimulation d'un centre cérébral, ni même d'une faculté de mathématiser à cheval sur plusieurs fonctions, mais par modification du caractère. (Les mathématiques vont le plus souvent *avec* une attitude psychologique, voire névrotique) [13].

Tout ou presque tout est composé, composante, et donc est recomposable. Chemins à trouver. Stimulations conjuguées de manière à créer un système de circulation des idées, des sentiments. Au lieu de psychologues qui établissent des tests, des psychologues chimistes qui établiront des parcours.

Le comportement individuel avec une drogue reste un point à « sur-

11. *Historia de los Indios de Nueva España*, de Motolinia, citée par Gordon WASSON dans *les Champignons hallucinogènes du Mexique*, du Pr Roger HEIM.

12. Sans doute la cantharide se change bien en tentations, on le savait, mais par des chemins grossiers.

13. Jean DELAY et G. LEMAIRE, « Psychologie des mathématiciens », *Encéphale*, nov. 1959. Une disposition de caractère pousse certains hommes (ou adolescents) à utiliser au maximum cette faculté, présente chez presque tout le monde, et y satisfont, sans se faire remarquer, une tendance au refuge.

prendre ». Une drogue, plutôt qu'une chose, c'est quelqu'un. Le problème est donc la cohabitaton. Ou s'aimer (jouer ensemble, s'unir, ou aussi se renforcer, s'exalter) ou bien s'opposer, (se combattre, se bouder, mettre l'autre en échec, se replier). Là aussi, les uns sont doués pour l'union, les autres pour leur préservation.

Questionné sur le champignon, un Indien du Mexique disait d'une phrase : « Il conduit là où est Dieu. »

Il acceptait l'entraînement, il retournait volontiers avec élan et soumission à l'adoration suivant la religion de ses pères.

Pour moi la religion de mon adolescence n'était plus dans mon horizon actuel, j'étais gêné (encore ce retour en arrière) comme d'une piété d'autrefois, d'un enseignement et d'une formation qui voulait s'accomplir enfin. Je faisais le sourd. Je contrecarrais ce mouvement. Je le mettais incessamment en échec. (Incessamment, périodiquement. Les poussées sont toujours périodiques. D'une seconde ? D'un dixième ou d'un quart de seconde ? Je ne saurais dire.) Je sentais nettement les arrivées et les arrêts d'impulsions, surtout les arrivées [14].

Faisant le distrait à ces appels (il s'agissait d'un climat, sans jamais une situation concrète précise), je n'avais plus grand chose à me mettre sous l'attention. Le plus grand prodige me paraissait d'être conduit par un champignon, et qu'un champignon [15] voulût ma bonne conduite et me voulût bien pensant. Champignon contre l'indépendance. Contre la singularité. Je me sentais devenir quelconque. Comme je l'ai dit, ce n'était pas illusion. Je n'avais plus mon style. Mon style avait perdu ses « soudains ». Il faut savoir établir de bonnes relations avec une drogue nouvelle venue. Je ne suis pas assez liant. Rencontre assez ratée.

J'ai essayé de réfléchir pourquoi.

14. L'extase elle-même, on l'a vu dans la mescaline [*l'Infini turbulent* (Mercure de France) et *Paix dans les brisements* (Ed. Flinker, Paris)] s'appuie sur un phénomène périodique. Ondes égales, égalisantes.

15. Le *Psilocybe mexicanus* contient deux hallucinogènes, la psilocybine et la psilocine. La deuxième, moins active, m'est inconnue.

• Ce texte fait partie d'un ensemble d'expériences et d'études sur les états seconds dans les drogues et la folie, qui seront publiées en livre sous le titre : *Connaissance par les gouffres.*